



HAL
open science

La production textile privée à Assur au début du II^e millénaire avant J.-C.

Cécile Michel

► **To cite this version:**

Cécile Michel. La production textile privée à Assur au début du II^e millénaire avant J.-C.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2005, V, pp.162-167. hal-02186145

HAL Id: hal-02186145

<https://hal.science/hal-02186145v1>

Submitted on 17 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La production textile privée à Assur au début du II^e millénaire avant J.-C.

Cécile Michel (UMR ArScAn – HAROC)

Au début du II^e millénaire av. J.-C., les habitants de la ville d'Assur vivent essentiellement du commerce et développent des échanges intenses avec l'Anatolie orientale. Ils s'installent en territoire étranger, à plus d'un millier de kilomètres de chez eux pour vendre l'étain et les étoffes qu'ils apportent avec eux. Grâce aux archives privées des marchands assyriens retrouvées en Asie Mineure, il est possible de reconstituer la chaîne de production, depuis la tonte des moutons jusqu'à la vente des étoffes. Parmi ces archives figure une correspondance féminine importante, et également unique à une époque aussi reculée ; ces lettres permettent d'en savoir un peu plus sur les Assyriennes qui produisent ces étoffes.

La ville d'Assur se situe à environ 100 km au sud de Mossoul, sur le Tigre. À cette époque, c'est une cité-État indépendante, dominée par une oligarchie marchande ; elle s'étend alors sur une cinquantaine d'hectares et comprend quelques milliers d'habitants (Fig. 1). Les niveaux de la ville datant du début du II^e millénaire n'ont que peu été dégagés et les archives y sont rares. Cette lacune de sources textuelles est très heureusement comblée par les nombreuses archives privées de marchands assyriens installés à un millier de kilomètres de là, en Asie Mineure, principalement à Kanish. Le site de l'ancienne Kanish, à 21 kilomètres au nord-est de la ville moderne de Kayseri, a livré à ce jour 22 360 tablettes cunéiformes découvertes dans le quartier des marchands assyriens installés dans la ville basse, appelé *kârum*. Les archives, majoritairement constituées de lettres privées échangées entre les Assyriens de Kanish, et leurs familles et collègues demeurés à Assur ou installés dans d'autres comptoirs commerciaux d'Asie Mineure, fournissent de riches informations sur l'organisation du commerce mais aussi sur les affaires domestiques ou la vie quotidienne.

Les tablettes de Kanish illustrent principalement le commerce régulier instauré entre Assur et l'Asie Mineure. La Mésopotamie, pauvre en matières premières, possède en revanche de bonnes terres agricoles propices à la culture des céréales et à l'élevage ; elle importe donc métaux et minéraux et exporte ses propres produits. Les habitants d'Assur emportent vers l'Anatolie de l'étain, originaire de l'est, et des étoffes du sud mésopotamien ou encore produites localement par les femmes et filles de marchands. Les marchandises sont transportées à dos d'ânes pour un voyage de plus de mille kilomètres à travers steppes et montagnes. En Anatolie, l'étain et les étoffes importées sont, pour une part, vendus sur le marché de Kanish, et pour le reste expédiés dans d'autres comptoirs commerciaux où ils sont négociés au prix fort contre de l'or et de l'argent. Une fois à Assur, l'or, métal précieux par excellence est thésaurisé et l'argent sert à financer de nouvelles entreprises commerciales (Fig. 2).

Les archives documentent principalement le commerce à longue distance entre Assur et Kanish et les denrées circulant entre ces deux points (étain, étoffes), ainsi que le commerce interne à l'Anatolie auquel les Assyriens participent. Les données relatives aux étoffes portent, pour l'Anatolie sur l'élevage des ovins, la commercialisation de la laine et des étoffes, et pour Assur sur la production des étoffes et les sporadiques périodes de pénuries en matière première. D'autres sources permettent de compléter les informations, comme les archives Mari et de Chagar Bazar, postérieures de quelques dizaines d'années.



Fig. 1. Les routes commerciales assyriennes en Cappadoce

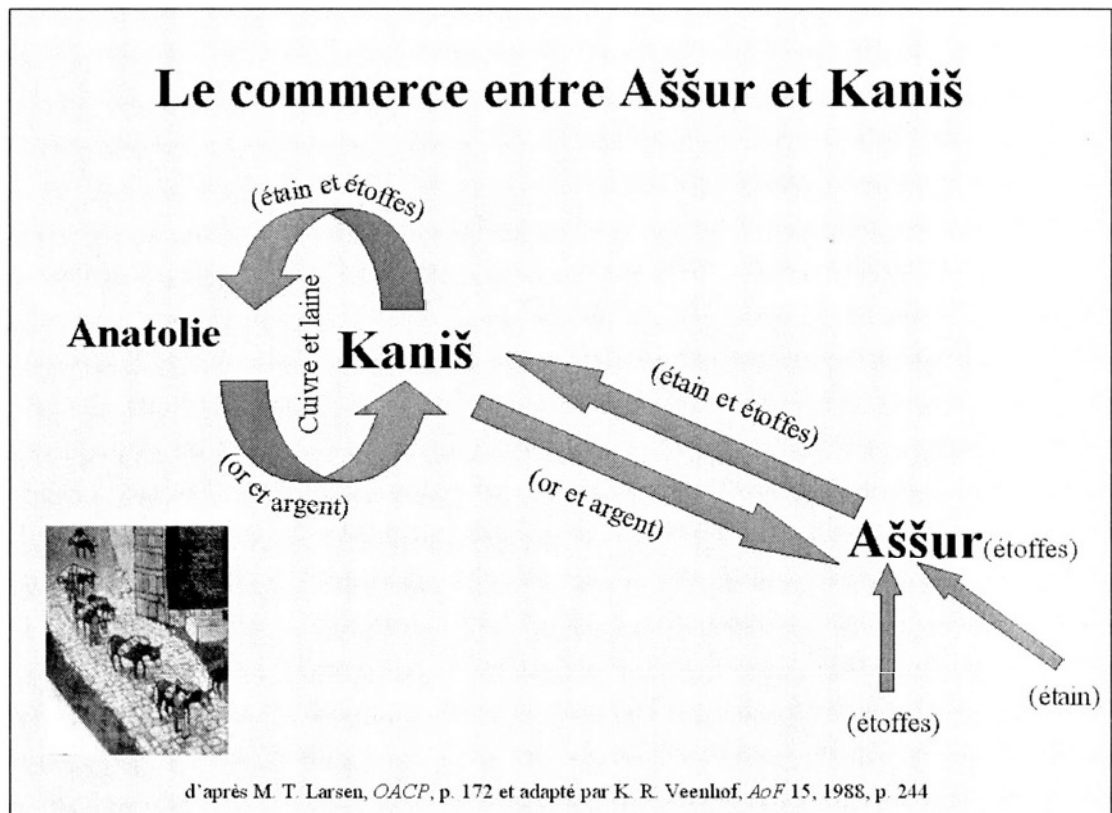


Fig. 2. Schéma du commerce entre Assur et Kanish

1. Du mouton à la laine

La laine est l'un des éléments de base de l'économie mésopotamienne ; principal sous-produit de l'élevage, elle figure parmi les produits les plus fréquents du commerce local au Proche-Orient ancien. Sa qualité varie énormément selon l'âge de l'animal, son alimentation, sa race ou la date de sa tonte. Pourtant la nomenclature utilisée est simple ; dans une lettre, un marchand explique qu'il recherche de la laine douce, longue et extra fine originaire de Mâma, une ville au sud-est de Kanish. La laine douce, synonyme de bonne qualité, est chère ; une laine longue, signifie peut-être que les mèches de laine arrachées au mouton sont longues et permettent un filage plus facile. Il existe une riche palette de couleurs pour la laine, mais il est rarement précisé si elles sont naturelles ou issues d'un processus de teinture. La laine commercialisée par Assyriens en Asie Mineure est rarement distinguée par sa couleur ; seules trois teintes sont attestées : le rouge (laine teintée), le brun-rouge (appelé cornaline) et le blanc (couleurs naturelles).

Les archives de Kanish ignorent l'élevage et l'agriculture dans la région d'Assur, car cela n'a pas de lien direct avec le mouvement des exportations assyriennes en Anatolie. En revanche, lettres et documents comptables retrouvés à Kanish font parfois allusion à l'élevage d'ovins en Anatolie où les troupeaux comptent en moyenne une soixantaine de têtes. Le prix du mouton, selon son âge, son sexe et sa race varient entre un peu moins d'un sicla à trois ou quatre sicles d'argent, sachant qu'un sicla vaut un peu plus de 8 g. La tonte des moutons, bien que constituant l'un des principaux secteurs de la vie quotidienne, est une opération quasiment absente des archives des marchands. Elle a lieu au printemps, par un climat doux, lors du rassemblement des troupeaux. D'après des documentations voisines, on sait que les bêtes sont baignées avant d'être tondues afin d'éliminer le maximum d'impuretés et de poussière de leur toison, puis a lieu la tonte à proprement parler. Au début du II^e millénaire, la laine est arrachée à la main. En Anatolie, la laine est mise en vente sur les marchés juste après la tonte. On considère que le rendement standard se situe aux alentours de 100 sicles (800 g) de laine par animal ; certaines bêtes donnent un peu plus d'un kilo de laine. À côté de la laine, les peaux pourvues de leur toison sont aussi commercialisées ; elles présentent différentes qualités ou couleurs et sont vendues par dizaines ou centaines. Le prix moyen du talent de laine en Anatolie (30 kg) est de 16 sicles d'argent (130 g). La peau qui comporte un peu plus d'un demi-kilo de laine vaut 1/4 de sicla pièce. Soit, sur peau la laine est moins chère.

Les archives retrouvées à Kanish ne donnent pas d'informations sur la manière dont les femmes d'Assur se procurent la laine pour confectionner leurs étoffes, ni sur la provenance de cette matière première. Dans les lettres qu'elles expédient à Kanish, elles évoquent les périodes de pénurie pendant lesquelles elle ne peuvent assurer la production d'étoffes destinées à l'exportation faute de laine. La laine provenant d'animaux élevés dans les monts Hamrin, est particulièrement recherchée pour tisser les étoffes exportées vers l'Ouest. Les archives royales de Mari permettent de compléter ces lacunes ; quelques lettres expliquent en effet la manière dont la laine est acheminée sur Assur et les raisons de sa pénurie récurrente. Un fonctionnaire écrit au roi de Mari : « Il faut que la tonte (des moutons) du Suhum soit effectuée ici-même, afin que les gens d'Assur viennent et que ce soit ici-même qu'ils prennent la laine ». La laine est importée normalement à Assur « sur pied », les troupeaux de moutons étant amenés jusqu'aux environs de la ville pour y être tondu. Cela permet en effet d'économiser le coût du transport de ballots de laine à dos d'âne. Le parcours effectué par les animaux, longeant le Wadi Tharthar, lieu de pâture prospère, permet en outre leur ravitaillement en route. Ce mouvement saisonnier et naturel devient impossible car la ville de Mari, alors en guerre avec Eshnunna, veut contrôler les populations du Suhum et leurs contacts avec les Assyriens. En plusieurs occasions, alors que la situation politique est défavorable, les transhumants venant du Suhum et se dirigeant vers Assur sont ainsi repoussés chez eux. Les troupeaux n'arrivant plus à Assur, la laine se fait rare sur le marché de cette ville et les femmes doivent ralentir ou même arrêter leur production. En ces périodes de pénuries, elles demandent par courrier à leurs époux de leur envoyer de la laine depuis l'Anatolie : « Lorsque tu m'enverras la bourse, ajoutes-y de la laine (car) la laine est rare et chère à la Ville (d'Assur). » Toutefois, ces envois restent exceptionnels et ne concernent que des petites quantités. En effet, le trajet à parcourir est long et le transport coûteux. Ces envois de laine depuis l'Asie Mineure s'expliquent cependant par la localisation des principaux marchés de la laine là-bas : ils se situent au sud-est de Kanish, entre le Balih et l'anti-Taurus.

2. Production et commercialisation des étoffes

La correspondance féminine offre des allusions à la confection des étoffes à Assur, mais les données sont souvent laconiques et quand on a des détails techniques sur la fabrication, ils sont parfois assez obscurs. Les informations portent sur la quantité de laine à introduire dans une étoffe, sur des traitements à apporter après tissage ou encore sur la qualité des étoffes obtenues ; en revanche, on ne sait rien sur les

métiers à tisser (cf. l'intervention de C. Breniquet). Au moment de son utilisation, laine subit un deuxième nettoyage, puis elle est peignée pour la débarrasser des dernières impuretés et rendre les fibres parallèles ; au cours de cette opération on constate une freinte d'environ 20 à 30% de la laine originelle. Ensuite, la laine est rassemblée en bandes pour filage à la quenouille : d'après les textes de la fin du III^e millénaire, il faut un jour pour filer un kilo de laine.

Le tissage de la laine à Assur a lieu à domicile ; il n'existe pas de référence à une éventuelle production centralisée avec des ateliers dans le palais ou les temples comme cela est attesté en haute Mésopotamie ou en Babylonie. La production d'étoffes serait donc une activité privée. Les femmes achètent la matière première, la laine, contre de l'argent et de l'orge. Dans le cadre domestique, toutes les femmes participent à la production : enfants et servantes comprises. Malheureusement, comme pour les autres activités relevant de la vie quotidienne, nous avons peu de documentation à ce sujet ; les fouilles des maisons ont livré de nombreux poids utilisés par les femmes pour filer ou tendre les trames des métiers à tisser. On ne connaît que très mal les procédés de tissage des Assyriennes mais on sait que leur savoir-faire est particulièrement apprécié, elles sont capables d'imiter différentes techniques de tissage pratiquées dans d'autres villes. D'ailleurs, comme leur production est commercialisée, elles sont jugées sur la qualité du tissage. Les marchands, présents en Anatolie centrale savent reconnaître la qualité des étoffes qu'ils reçoivent et en fonction de la nature de la demande, donnent des conseils en matière de fabrication. L'un écrit à une femme : « (Concernant) l'étoffe fine que tu m'as envoyée, fabriques-en de pareilles et fais-les-moi porter par Assur-idi , et je t'enverrai en retour 1/2 mine d'argent. Que l'on peigne une seule face de l'étoffe, on ne doit pas l'éplucher, son tissage doit être dense. Par rapport aux précédentes étoffes que tu m'as envoyées, ajoute une mine de laine à chacune (de tes étoffes), mais qu'elles restent fines ! Que l'on peigne légèrement l'autre face, et si elle est pelucheuse, qu'on l'épluche tout comme (s'il s'agissait d'une (étoffe)-*kutânum* ! Quant à l'(étoffe) à la façon d'Abarna que tu m'as envoyée, tu ne dois pas m'envoyer de nouveau un tel exemplaire ! Si tu désires en faire, fabriques-en comme celle que je portais là-bas (à Assur) ! Si tu ne parviens pas à fabriquer des étoffes fines, j'ai appris qu'il y en a beaucoup en vente là-bas, alors achète-m'en et envoie-les-moi ! Une étoffe achevée que tu fabriques doit être de 9 coudées de long et de 8 coudées de large ! » (LAPO 19 n°318). La femme à laquelle il s'adresse sait faire des étoffes fines qui se vendent

bien en Anatolie. Puis viennent des conseils technique peu clairs. Pour, sans doute, éliminer l'apparence poilue de l'étoffe qui semble s'apparenter à une étoffe grattée, il convient d'y passer un peigne qui a pour effet de l'aplatir et l'adoucir. Un tissage dense nécessite plus de laine et rend l'étoffe plus lourde et plus chaude sans pour autant l'épaissir. Enfin, le correspondant reproche à son interlocutrice de ne pas savoir bien imiter les étoffes d'Abarna ; si sa production ne s'améliore pas, il est préférable qu'elle en achète. Finalement, il donne les dimensions d'une étoffe standard : le coupon d'environ 3 ou 4 mètres sur un lé de 1,5 mètre pèse entre 2 et 3 kg.

Une autre lettre envoyée par cette femme à son époux montre les difficultés de certaines pour produire la qualité d'étoffes requise par les marchands : « Lorsque tu te trouvais encore ici, j'avais remis une étoffe épaisse à Assur-malik, et à son retour, je lui avais remis (en plus) une étoffe de type *kamdum* et 3 étoffes de type *kutânum*. Pourquoi donc, alors que je n'ai cessé de t'envoyer des étoffes, tu ne m'as pas fait savoir si oui ou non on te les a apportées ! Ecris-moi (à ce sujet). Quant aux étoffes à propos desquelles tu m'as écrit ceci : "Elles sont (trop) petites et de mauvaise qualité !", n'était-ce pas selon ta propre requête que j'ai réduit leur taille ? Et aujourd'hui, tu m'écris à nouveau pour me dire : " Ajoute dans tes étoffes 1/2 mine (de laine) par pièce ". Je l'ai donc ajoutée ! » (LAPO 19 n°303). Cette femme n'apprécie guère les reproches qui lui sont faits et se plaint en retour que l'on accuse pas réception des étoffes qu'elle envoie en Anatolie. De fait, une fois les étoffes confectionnées, les femmes les expédient en Asie Mineure. Pour cela, elles doivent passer des accords avec plusieurs transporteurs qui, souvent, ajoutent les coupons en surcharge à leur convoi, et n'acceptent alors d'en prendre que quelques unités. Dans d'autres cas, les envois sont groupés sur une même caravane.

À leur arrivée en Anatolie, les étoffes sont dédouanées auprès des autorités locales qui se réservent souvent les plus belles, puis elles sont mises en vente. Certaines sont stockées dans l'attente de leur commercialisation et la gestion d'important stocks d'étoffes n'est pas sans poser quelques problèmes. Il n'est pas rare que, déballant ces stocks d'étoffes pour les mettre en vente, les marchands s'aperçoivent qu'elles sont infestées de mites, et parfois sérieusement endommagées. Le seul moyen dont ils disposent pour combattre les mites consiste à aérer très régulièrement les coupons d'étoffes.

La production totale des femmes d'une maisonnée serait de plusieurs centaines de pièces

d'étoffes fines ; mais cette production est insuffisante pour alimenter le commerce des Assyriens en Asie Mineure où plusieurs milliers d'étoffes sont exportées chaque année ; ce qui explique le nombre conséquent d'étoffes achetées à Assur aux marchands du sud babylonien, la production locale ne suffisant pas.

3. Des femmes actives, rémunérées pour leur travail

Les épouses des marchands assyriens et les autres femmes de la maisonnée, tissent des étoffes servant à vêtir l'ensemble des membres de la famille, mais la plus grande partie de leur production alimente donc les exportations vers la Cappadoce. Ces femmes ne parviennent pas toujours à concilier le temps requis pour la tenue de leur maisonnée et celui qu'elles doivent consacrer à la production d'étoffes destinées à l'exportation, elles reçoivent alors des lettres peu aimables de leurs époux, insatisfaits du petit nombre des étoffes qui leur parviennent ; l'une se justifie ainsi à l'attention de son mari : « Tu ne dois pas te mettre en colère parce que je ne t'ai pas envoyé les étoffes que tu m'avais (demandées) par écrit. Comme notre fillet(te) avait grandi, j'ai dû faire une paire d'étoffes épaisses pour la carriole. En outre, j'en ai fabriqué pour le personnel de la maison et pour les enfants, c'est pourquoi je ne suis pas parvenue à t'envoyer des étoffes. Je t'enverrai par un convoi ultérieur toutes les étoffes que je parviendrai (à faire). » (LAPO 19 n°307). Une autre épouse de marchand confirme que la demande est trop importante par rapport à la production : « Tu m'envoies effectivement sans cesse des versements (d'argent) ; mais, ici, je ne peux pas t'envoyer chaque fois (en retour) des étoffes qui (sont) lourdes. » (LAPO 19 n°343). Il est vrai que ces femmes ont des activités multiples qui relèvent non seulement de la vie quotidienne des femmes dans leur foyer, mais aussi de chef de famille en charge du bâtiment, des biens et des personnes qu'il abrite. Elles élèvent leurs plus jeunes enfants : les nourrissent les habillent et leur fournissent une éducation morale et intellectuelle. Elles doivent pourvoir aussi à l'entretien aussi bien alimentaire que vestimentaire de leur domesticité dont elle trouvent le coût élevé. En l'absence de son époux, l'Assyrienne a également pour tâche d'entretenir le bâtiment qui l'abrite avec sa famille, et se protéger contre les voleurs.

En échange de leurs étoffes, les femmes reçoivent des métaux précieux, or et argent, parfois sous la forme de bijoux, qu'elles emploient pour la gestion de leur maisonnée, mais aussi qu'elles investissent dans des opérations commerciales. Plus

elles envoient d'étoffes et meilleure est la qualité, mieux elles sont payées. L'envoi régulier d'étoffes leur assure un revenu régulier. Les Assyriennes participent au commerce international, elles travaillent et sont rémunérées. Elles disposent donc de biens en propre, indépendants des capitaux du couple et distincts de leur dot. Avec leurs biens elles gèrent leur maisonnée et interviennent dans toutes sortes de transactions telles des prêts ou des ventes ou achats d'esclaves, et font travailler leur capital par le biais de prêts à intérêt.

En dehors de la gestion de son propre pécule, la femme est impliquée dans la gestion des biens de son couple. Cela est particulièrement vrai pour les femmes demeurées à Assur, tandis que leurs maris gèrent la firme familiale en Anatolie centrale. Elles sont amenées à intervenir dans les opérations commerciales de leurs époux, tiennent lieu d'associées pour ces derniers et défendent leurs intérêts auprès des autorités ou de collègues, qui parfois font pression sur elles. Ces femmes sont de redoutables comptables ; elles tiennent leurs comptes, justifient toutes leurs dépenses et savent ce qui leur est dû. L'une écrit ainsi à son époux : « Tu m'as écrit ceci : "Conserve les bracelets et les bagues qui sont (ici), qu'ils servent à ta nourriture." En réalité, tu m'as fait porter 1/2 mine d'or (par) lîr-bāni. Quels (sont donc) ces (br)acelets que tu m'as laissés ? Lorsque tu es parti, tu ne m'as pas laissé d'argent (ne fût-ce) qu'un sicle. Tu as dégarni la maison, (et) tu as (tout) vidé. Depuis(s) que tu es p(a)rti, une famine (terrible) (s'est installée) dans la Ville (d'Assur) (et) tu ne m'as pas laissé d'orge (ne fût-ce) qu'un litre... Quelle est donc (cette) extravagance pour laquelle tu ne cesses de m'écrire ? Il n'y a rien pour notre nourriture. (Mais) nous, (tu crois que) nous pourrions faire des folies ! J'ai rassemblé ce que j'avais à ma disposition, et je te l'ai envoyé. Aujourd'hui, je vis dans une maison vide ! La saison est là. Veille à m'envoyer l'équivalent de mes (ét)offes en argent sur (ce qui) se trouve dans tes biens, afin que j'achète de l'orge. » (LAPO 19 n°344).

Cette lettre qui se veut pathétique a pour arrière plan la situation assez particulière des femmes d'Assur. Leurs maris, pour les besoins de leur profession, effectuent des voyages fréquents en Asie Mineure où peu à peu ils s'installent les abandonnant à Assur pour des périodes plus ou moins longues. La séparation entre les époux par plus d'un millier de kilomètres a affecté la monogamie normalement pratiquée dans la société mésopotamienne : les marchands assyriens sont autorisés à prendre une seconde épouse, le plus souvent autochtone, en Anatolie. Mais s'il peut avoir deux épouses, l'Assyrien

ne peut en revanche vivre qu'avec une seule à la fois : l'épouse assyrienne reste à Assur, tandis que l'épouse anatolienne vit avec lui tant qu'il demeure en Asie Mineure et se retrouve seule lorsqu'il décide de retourner à Assur. Le marchand pratique une monogamie relative ! On peut imaginer que dans un tel système où la bigamie n'impose pas une cohabitation des épouses, au contraire séparée par un millier de kilomètres, chacune pouvait y trouver une existence confortable à l'abri des soucis matériels avec beaucoup de liberté. Mais l'épouse anatolienne ne jouissait pas des mêmes privilèges que l'épouse assyrienne, et ses enfants n'avaient que peu de droits face à ceux de l'épouse principale de leur père.

Quant à l'épouse assyrienne, souvent seule, elle assume le rôle de chef de famille et tient donc une place à part au sein de l'entreprise familiale : elle alimente le commerce par la confection d'étoffes destinées à l'exportation et est payée en retour. Sa condition sociale est déterminée par la prospérité de

la firme familiale et les opérations fructueuses qu'elle réalise. Sa position est renforcée par des dispositions testamentaires : contrairement aux traditions mésopotamiennes, les filles de marchands héritent aux côtés de leurs frères. Ses prérogatives sont d'autant plus grandes que les hommes sont absents ; elle traite d'égal à égal avec eux. Ces femmes qui gagnent de l'argent par leur travail, jouissent donc d'une position sociale plutôt importante, position qu'elles affichent en se faisant construire de belles et grandes demeures à Assur ainsi que le suggère l'une d'elles : « Depuis que tu es parti, Shalim-ahum a déjà construit une maison par deux fois ! Nous-mêmes, quand donc pourrons-nous enfin faire de même ? » (LAPO 19 n°306).

Éléments bibliographiques

La plupart des textes cités sont extraits de l'ouvrage :

Michel C. 2001. *Correspondance des marchands de Kanish au début du I^{er} millénaire avant J.-C.*, Éditions du Cerf, Littératures anciennes du Proche-Orient (LAPO), tome 19, Paris.